

MONIQUE BOURIN ET FRANÇOIS MENANT

LES DISETTES DANS LA CONJONCTURE DE 1300 EN MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

Il est logique de commencer l'examen de la conjoncture de 1300¹ par les disettes : elles sont à la fois la manifestation la plus spectaculaire de la crise, l'indicateur le plus clair du retournement de conjoncture, et un facteur décisif de ce retournement, puisqu'elles entraînent, en se répétant, des conséquences structurelles telles que baisse démographique, émigration et transferts fonciers².

LE «RETOUR DE LA FAIM» : RÉALITÉS ET NUANCES

L'historiographie des années qui entourent 1300 raconte le «retour de la faim»³. La multiplication des crises alimentaires à partir du dernier tiers du XIII^e siècle est une évolution majeure, très sensible pour l'historien comme pour les contemporains. La disette devient dans toute l'Europe un phénomène récurrent, et s'intensifie encore après 1300 : les mauvaises récoltes reviennent désormais tous les quatre ou cinq ans, accompagnées de pénuries de plus en plus graves allant parfois jusqu'à des famines meurtrières. Celle qui ravage l'Europe du Nord-Ouest en 1315-1318 reste unique par sa

¹ Il est préférable de lire cette introduction après l'avant-propos des mêmes auteurs à ce volume : *Le programme de recherche «La conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale» (2004-2008)*, qui situe la question des disettes dans le cadre de la «conjoncture de 1300». Certaines références bibliographiques données ci-dessous renvoient aux notes de cet avant-propos.

² Au seuil de cette introduction, ses auteurs expriment leur gratitude toute particulière à Antoni Furió, qui leur a fourni plusieurs thèmes et suggestions de lectures importants.

³ La formule du «retour de la faim» a été frappée par Jacques Le Goff et reprise par Massimo Montanari (*La faim et l'abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*, Paris, 1995, p. 97) pour caractériser le tournant entre XIII^e et XIV^e siècle. Elle fait référence au «temps de la faim» que serait le haut Moyen Âge, et aux trois siècles de relative satiété qui accompagneraient au contraire la croissance, entre la famine de 1031-1033 dépeinte par Raoul Glaber (*Histoires*, IV, 11, éd. et trad. M. Arnoux, Turnhout, 1996) et celle de 1315-1317. Ce point de vue classique se retrouve dans tous les manuels.

violence⁴, mais dans les décennies qui suivent tous les pays en connaissent de très dures; elles culminent, juste avant la Peste, avec celle de 1347 qui touche tout le continent. La population affaiblie est en outre exposée aux épidémies qui suivent régulièrement les disettes. Pendant cette soixantaine d'années, les historiens voient classiquement l'Occident pris dans une spirale catastrophique où s'enchaînent souffrances répétées, déclin démographique, abandons d'habitats, liquidations de patrimoines et déstructuration de la production et de la société.

Si les disettes semblent se faire plus fréquentes au tournant du XIV^e siècle, il faut rappeler qu'elles accompagnent tout le Moyen Âge. Les sources se font plus désertes au fur et à mesure que passent les décennies et accentuent la connaissance que nous avons des périodes récentes de mauvaises récoltes ou de famins. Mais les disettes ne sont pas une exclusivité des décennies qui entourent 1300⁵. Et les crises frumentaires ne cessent nullement avec la grande peste, comme une logique malthusienne aurait pu le faire penser : les disettes et même des famines reviennent régulièrement ensuite. Cela confirme qu'elles n'expriment pas une simple question de rapport entre production et besoin, puisque celui-ci a sensiblement diminué. Les conditions sont malgré tout en partie différentes après la peste : les salaires des citadins, par exemple, leur permettent désormais de mieux nourrir leurs familles⁶.

Ce schéma général, établi à partir de quelques régions mieux connues, mérite cependant d'être réexaminé dans un cadre multi-régional, tant pour l'intensité de ses manifestations que pour les causes mises en avant pour en expliquer la survenue. Amplement racontées par les chroniqueurs et souvent éclairées par de belles sources documentaires, certaines des grandes disettes qui ont

⁴ Ci-dessous, le commentaire du livre de W. C. Jordan, *The Great Famine*, Princeton, 1992.

⁵ Sur la persistance des disettes au long du Moyen Âge, voir les contributions de Pere Benito dans ce volume et dans H. R. Oliva Herrer et P. Benito y Monclús (dir.), *Crisis de subsistencia...* cit.; A. Riera Melis, *Société féodale et alimentation (XII^e-XIII^e siècles)*, dans J.-L. Flandrin et M. Montanari (dir.), *Histoire de l'alimentation*, Paris, 1996, p. 397-418; F. Menant, *Crisis de subsistencia...* cit. Un cas comme celui de la famine de Flandre de 1125, racontée par Galbert de Bruges (*De multro, traditione et occisione gloriosi Karoli comitis Flandriarum*, éd. J. Rider, Turnhout, 1994, I, I, § 2-3), suffit à confirmer la persistance du phénomène, parfois à grande échelle. La récurrence des disettes est au demeurant un problème normal dans une économie préindustrielle faiblement régulée par le marché; en phase de croissance, elle témoigne des difficultés d'ajustement entre la production et la démographie.

⁶ Comme l'a montré dans le cas florentin C. de La Roncière, *Prix et salaires...* cit.

touché l'Europe méditerranéenne ont attiré l'attention des historiens depuis une soixantaine d'années, à l'instar de la grande famine de 1315-1318 en Europe du Nord-Ouest, ou des disettes anglaises : ainsi celles qui ont frappé la Toscane et surtout Florence, avec de lourdes conséquences sur le marché de la terre, et de façon plus diffuse les mauvaises années dont ont souffert l'Italie du centre-Nord, le Languedoc, la Couronne d'Aragon... Les contributions de ce volume complètent et renouvellent ce corpus d'études⁷.

CRISES DE SUBSISTANCE ET CRISES AGRAIRES

Les crises alimentaires se décomposent en deux volets que l'analyse doit distinguer pour en mesurer tous les effets : «crises de subsistance» proprement dites et «crises agraires»⁸. Les contemporains comme les historiens désignent généralement la crise de subsistance par des mots qui correspondent à «famine» ou à «disette», selon son degré de gravité⁹. Quant à la crise agraire, elle s'identifie avec la crise de production agricole qui est à l'origine des disettes (sans en être nécessairement le facteur exclusif, nous le verrons), mais elle recouvre aussi les bouleversements de la société rurale, la recomposition foncière, la déstructuration économique que peuvent provoquer les crises de subsistance¹⁰. Ce sont donc deux phénomènes étroitement interdépendants qu'il s'agit d'analyser : il faut chercher à comprendre leurs mécanismes, dont la complexité croît au fil du temps avec celle des structures économiques, et évaluer leurs dimensions alimentaires, sanitaires et démographiques, mais aussi leurs conséquences structurelles sur la distribution de la propriété, sur la société rurale et sur l'équilibre entre ville et campagne.

⁷ Pour faire bref, nous renvoyons pour la bibliographie antérieure aux différentes contributions du volume.

⁸ Voir H. R. Oliva Herrer et P. Benito y Monclús (dir.), *Crisis de subsistencia...* cit., auquel ses éditeurs ont donné cette dualité des crises comme fil conducteur. Je reprends ici certains thèmes développés dans mon introduction à ce volume.

⁹ Voir la discussion de la terminologie ci-dessous.

¹⁰ Il faut souligner que nous connaissons moins bien les effets structureaux des crises sur la société urbaine (à part l'enrichissement des spéculateurs) que sur la société rurale, pour laquelle nous disposons de sources abondantes quoique généralement indirectes, comme les registres de notaires qui recensent les emprunts et les ventes de terres; celles-ci figurent aussi dans les registres seigneuriaux de mutations foncières, comme celui qu'a analysé Maurice Berthe, ci-dessous.

Des capitulaires carolingiens à la « crise d'Ancien Régime » et à l'« économie morale » : la transformation de la disette dans l'histoire de l'Europe

La disette, telle que la montrent les contributions qui suivent, est une crise courte, de nature essentiellement alimentaire et très exactement frumentaire; elle dure quelques semaines ou quelques mois seulement, mais elle peut se répéter en s'aggravant sur deux, trois, quatre ans.

Au haut Moyen Âge, la disette – pour autant que nous le sachions – est à peu près statique et n'offre pas prise à des actions d'envergure pour la maîtriser¹¹. On entrevoit certes dès l'époque carolingienne des indices d'une certaine commercialisation des aliments, et d'une réflexion à son sujet : les chroniqueurs mentionnent la cherté comme un élément de la disette, à l'égal de la faim, et des familles s'endettent ou vendent leur terre pour se procurer de la nourriture en temps de pénurie. Quelques capitulaires blâment la spéculation, fixent des maxima pour l'empêcher, et ordonnent de stocker du blé pour y parer. Il y a donc bien un marché, et aussi une conscience dans les milieux dirigeants carolingiens du rapport mouvant entre la quantité de blé disponible et son prix, et de la possibilité d'agir en organisant des stocks et en limitant les prix. Mais la part de l'alimentation soumise aux lois du marché reste marginale, comme l'est aussi l'action de régulation et de prévision pour maîtriser les mouvements des prix : pour qu'il en soit autrement, il faudrait des approvisionnements extérieurs massifs, des villes importantes autour desquelles s'organiseraient le commerce et le stockage prévisionnel, et des moyens de paiement qui circuleraient en quantité significative¹². En l'absence de tous ces facteurs, la mauvaise récolte se traduit directement par la faim au printemps suivant, lorsque chacun a consommé ses réserves et épuisé la charité de ses voisins plus aisés, des églises et des seigneurs laïcs.

L'enquête de Pere Benito, dont un ample aperçu est publié dans ce volume, montre que la situation évolue aux XI^e-XIII^e siècles : la diffusion des famines à travers l'Europe suggère que dès cette époque les échanges jouent un rôle important, qui est resté jusqu'ici méconnu¹³. Cette internationalisation de la disette, à la fois palliée et

¹¹ Synthèse de référence sur les conditions de l'alimentation au haut Moyen Âge : J.-P. Devroey, *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI^e-IX^e siècle)*, I, Paris, 2003.

¹² Cette analyse s'inspire d'une communication encore inédite de Luciano Palermo, *All'arrivo della crisi : le ragioni e il linguaggio della carestia nelle fonti del XIII secolo*, au colloque *Crisis all'edat mitjana : models, explicacions i representacions*, organisé à Lleida les 11 et 12 février 2010 par Flocel Sabaté et Pere Benito.

¹³ P. Benito, *Famines sans frontières en Occident avant la « conjoncture de*

répandue par l'existence d'un marché européen et méditerranéen des grains, va s'affirmer à partir du XIII^e siècle; elle est une caractéristique dominante de la conjoncture de 1300.

La « crise d'ancien type » ou « d'Ancien Régime », définie par Ernest Labrousse¹⁴, reste un modèle utile pour comprendre les disettes qui se diffusent périodiquement à travers l'Europe à partir de cette époque. Les mécanismes de pénurie observés par Labrousse, fondés sur la mauvaise récolte, ont toutefois été amplement repensés par les historiens modernistes, anglo-saxons en particulier, qui ont surtout repris le cas de la France du Nord au XVIII^e siècle¹⁵. Ils insistent sur le rôle de l'information¹⁶, sur le jeu du marché¹⁷, qui facilite la répartition des denrées mais permet une

1300», dans ce même volume. Le renouvellement des points de vue que permet cet article repose sur le recensement et la confrontation de centaines de mentions de famines, de disettes et de chertés dans l'Europe des XI^e-XIII^e siècles.

¹⁴ E. Labrousse, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1932; E. Labrousse, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, Paris, 1943; et autres travaux de Labrousse; voir M. N. Borghetti, *L'œuvre d'Ernest Labrousse*, Paris, 2005. Pour la période antérieure, où les famines sont très meurtrières et le jeu du marché et des institutions moins délié, M. Lachiver, *Les années de misère : la famine au temps du Grand Roi, 1680-1720*, Paris, 1991; J. Dupâquier, *Demographic crises and subsistence crises in France, 1650-1725*, dans J. Walter et R. Schofield (dir.), *Famine, disease and the social order in early modern society*, Cambridge, 1989, p. 201-234.

¹⁵ Surtout J. A. Miller, *Mastering the Market. The State and the grain trade in Northern France, 1700-1860*, Cambridge, 1999, et S. L. Kaplan, *Provisioning Paris. Merchants and millers in the grain and the flour trade during the Eighteenth Century*, Ithaca-Londres, 1984, et plusieurs autres livres de Steven Kaplan à propos des circuits d'approvisionnement, des techniques de fabrication, du rôle des autorités. Pour l'Italie, réflexion comparable, axée sur les politiques annuaires : L. Palermo et D. Strangio, *Politiche dell'alimentazione e carestie nello Stato della Chiesa : un modello di lungo periodo (secoli XIV-XVIII)*, dans S. Cava-ciocchi (éd.), *Alimentazione e nutrizione, secc. XIII-XVIII*, Florence, 1997, p. 325-338 (*Istituto internazionale di storia economica «F. Datini», Prato. Atti della ventottesima sett. di studi, 22-27 aprile 1996*).

¹⁶ Par ex. S. Kaplan, *Le complot de famine. Histoire d'une rumeur au XVIII^e siècle*, Paris, 1982.

¹⁷ C. Ó Gráda et J.-M. Chevet, *Famine and market in Ancien Régime France*, dans *Journal of Economic History*, 62, 2002, p. 706-733; C. Ó Gráda et J.-M. Chevet, *Markets and famines in preindustrial Europe*, dans *Journal of Interdisciplinary History*, 26, 2005, p. 143-166. Le premier article revient sur les famines de 1693 et 1709 (cf. n. 14), qui auraient provoqué deux millions de morts. C. Ó Gráda et Chevet soulignent le rôle indirect des guerres dans cette hécatombe, et celui, encore modeste, du marché dans leur résolution. Le XVIII^e siècle français ne connaît plus de désastres comparables; cf. D. R. Weir, *Markets and mortality in France, 1600-1789*, dans J. Walter et R. Schofield (dir.), *Famine, disease and the social order... cit.*, p. 201-234.

spéculation générale¹⁸, et sur la notion d'économie morale¹⁹ qui influence les réactions des consommateurs et les mesures prises par les autorités. Notre compréhension a aussi fait de grands progrès sur les aspects techniques (conservation, panification...) ²⁰. Ces analyses des processus d'approvisionnement du XVIII^e siècle, labroussiennes et « post-labroussiennes », sont opératoires également pour les derniers siècles du Moyen Âge, puisque les conditions de développement des crises annonaires sont comparables aux deux époques : économie de marché, circulation générale et relativement rapide de l'information et des denrées, forte proportion – particulièrement dans l'Europe méditerranéenne – de population urbaine qui doit acheter toute son alimentation, possibilités d'intervention de l'État, production de biens fabriqués importante... À la lecture de Thompson, l'élévation du niveau d'éducation et le développement d'une certaine identité collective dans les groupes populaires des villes ne sont pas non plus indifférents à la forme que prennent leurs réactions aux chertés : les manifestations de la foule du XVIII^e siècle, « an embittered working class ... caught between low wages and rising food prices »²¹, et les réactions qu'elles entraînent chez les possédants et les autorités municipales évoquent les émeutes qui secouent Florence, Barcelone ou d'autres villes méditerranéennes vers 1300, de même que l'« économie morale » trouve des correspondances dans les analyses de ces mêmes autorités.

Le vocabulaire de la faim, un indice précieux

Une question de vocabulaire doit être résolue avant d'aller plus loin, car elle a des incidences directes sur la conception même que nous nous faisons des crises alimentaires²². Le français utilise le mot disette pour les crises de subsistance sans conséquences graves; c'est

¹⁸ F. Gauthier et J. K. Ikni, « Introduction », dans F. Gauthier et J. K. Ikni (dir.), *La guerre du blé au XVIII^e siècle. La critique populaire contre le libéralisme économique*, Montreuil, 1988; C.A. Bouton, « L'« économie morale » et la Guerre des famines de 1775 », dans *La guerre du blé ... cit.*, p. 93-110.

¹⁹ Dans le sillage de l'article fondateur de E. P. Thompson, *The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century*, dans *Past and Present*, 50, 1971, p. 76-136 (trad. fr. dans F. Gauthier et J. K. Ikni, dir., *La guerre du blé ... cit.*, p. 31-92; et voir déjà E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Londres, 1963, p. 62-68).

²⁰ Voir le dernier état de cette historiographie, appliqué à une analyse méticuleuse d'un fait divers du XX^e siècle, avec S. Kaplan, *Le pain maudit. Retour sur la France des années oubliées, 1945-1958*, Paris, 2008.

²¹ J. A. Miller, *Mastering the Market ... cit.*, p. 3.

²² Discussion plus complète dans F. Menant, *Crisis de subsistencia ... cit.*

celui que nous employons couramment dans cette introduction et dans le volume. L'usage réserve en revanche le terme de famine aux situations les plus graves, celles qui déclenchent des mortalités importantes.

Les langues dans lesquelles sont rédigées nos sources, latin et langues vernaculaires des pays méditerranéens, concordent à peu près, comme celles de l'Europe du Nord, pour distinguer par des mots différents ces deux degrés de gravité de la crise de subsistance. Le nom de la crise grave, meurtrière, fait référence à la faim (famine, *fame*, *hambre*, *hunger*, *Hungersnot*...); en latin on emploie *fames*, souvent renforcé par un adjectif tel que *magna*, *maxima*. Certaines langues introduisent, il est vrai, quelques nuances : en italien *fame* n'est guère utilisé par les historiens, qui préfèrent donner un champ très large à *carestia*; en espagnol *hambre* peut aussi désigner des disettes, en concurrence avec *hambruna* et *carestia*.

Mais les choix diffèrent surtout quand il s'agit de désigner le degré moins grave de la crise de subsistance, et les connotations des mots retenus peuvent avoir un certain intérêt pour l'historien. L'italien et l'espagnol utilisent *carestia*, en reprenant un terme latin fréquent chez les chroniqueurs médiévaux (*carestia*, *caristia*); le français dispose de « cherté » mais emploie plus couramment « disette »²³, l'anglais *dearth* ou *scarcity*. Si ce dernier terme évoque la rareté, le manque (qu'exprime aussi le latin *penuria*, qui concurrence parfois *carestia*), en revanche le latin *carestia* et ses dérivés peuvent faire référence au prix excessif (*carus*)²⁴; tous les historiens ne sont cependant pas d'accord là-dessus : pour certains, c'est à *carere*, manquer, qu'il faut rattacher *carestia*²⁵. Cette deuxième

²³ L'étymologie de « disette » reste en débat, ce qui ne permet pas de l'utiliser dans la discussion tenue ici.

²⁴ Comme *dearth* (de *dear*).

²⁵ Wilhelm Abel penche implicitement pour *carus* (W. Abel, *Crises agraires en Europe, XIII^e-XX^e siècle*, trad. franç., Paris, 1973, p. 31). La transformation du caractère des disettes au cours du XIII^e siècle est selon lui suggérée par un indice lexical relevé dans les sources allemandes par F. Curschmann, *Hungersnöte im Mittelalter. Ein Beitrag zur deutschen Wirtschaftsgeschichte des 8. bis 13. Jahrhunderts*, Leipzig, 1900 (rééd. Aalen, 1970) : *fames* y est alors remplacé par *caristia*. Selon Abel, il ne s'agit pas d'une atténuation (disette moins forte que famine) mais du passage à l'économie monétaire : c'est bien ce qu'on vérifie ailleurs à cette époque. C'est également l'étymologie *carus* que choisit J.-F. Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyde, 1984, p. 144 : « *caristia* (*charistia*, *carestia*) (de *carus*) : période de hausse des prix des céréales, XIII^e siècle ». L'étymologie *carere*, manquer, a cependant trouvé des défenseurs dans la discussion qui a abordé cette question lors du séminaire de 2004 dont est tiré le présent volume. Mais voir en dernier lieu, dans ce même volume, le commentaire de ces termes par Pere Benito.

étymologie ramène à la simple notion de manque, d'insuffisance alimentaire; en revanche, si l'on choisit l'étymologie *carus*, l'usage dominant ou exclusif du terme *caestia* dans les sources (et par les historiens) identifie le prix excessif des denrées, et non leur rareté, comme le caractère dominant de la crise de subsistance²⁶. Ce choix place d'emblée le phénomène dans l'économie monétaire, et ouvre sur les causes et les mécanismes des crises des perspectives considérables : les denrées ne manquent pas, mais leur prix est trop élevé pour la plupart des consommateurs; il s'agit d'une crise de distribution davantage que de production. Nous reprendrons cette analyse en détail plus loin.

LE MODÈLE SEPTENTRIONAL : L'HISTORIOGRAPHIE ANGLO-SAXONNE
ET LA «GRANDE FAMINE»

Les disettes du XIII^e et du début du XIV^e siècle ont généralement été considérées comme un effet de l'épuisement des sols dû à la surpopulation, c'est-à-dire à la rupture de l'équilibre entre démographie et productivité du sol. Elles tiennent donc une place centrale dans l'explication malthusienne de l'évolution désastreuse des années 1300. Cette interprétation met l'accent, à la source de la disette, sur la mauvaise récolte; celle-ci ne fait elle-même que rendre aigu un problème latent de sous-alimentation qui ne peut qu'empirer avec le temps, la population tendant à augmenter. C'est une explication assez écologique au sens actuel du terme, mais somme toute peu «sociale», car elle néglige l'inégale gravité et l'inégale portée de la disette selon les groupes et les individus.

Disette et commercialisation

L'historiographie anglo-saxonne²⁷ est revenue en force sur les thèses qui avaient inspiré le «Brenner Debate»²⁸, en mettant l'accent

²⁶ On peut noter, dans le même ordre d'idées, que les chroniqueurs de toute l'Europe choisissent souvent, pour informer le lecteur de la gravité de la disette, de donner non pas des relevés de mortalité, mais les prix atteints par le froment et par telle ou telle autre céréale, qui constituent une sorte d'échelle de la dureté des temps.

²⁷ Dans une vaste bibliographie, on citera : B. M. S. Campbell (dir.), *Before the black Death*, Manchester, 1991; R. H. Britnell, *The Commercialisation of English Society 1100-1500*, Manchester, 1993; R. H. Britnell et B. M. S. Campbell (dir.), *A commercialising economy : England 1086 to circa 1300*, Manchester, 1995; J. Masschaele, *Peasants, merchants and markets : inland trade in medieval England 1150-1350*, New York, 1997.

²⁸ Ci-dessus, *Avant-propos*, n. 10.

sur l'intensité des échanges, sur l'orientation des cultures en fonction des besoins des villes et du commerce, sur le long rayon d'action de l'approvisionnement londonien. La pénurie alimentaire a peu de sens dans cette perspective : l'ouverture à la commercialisation, son poids dans l'orientation de la production agricole, y compris celle des paysans qui ne disposent pas d'une vaste exploitation, ne laissent guère de place à des disettes locales. Celles-ci se résolvent par l'échange, du moins si l'on se place dans une perspective principalement économique de la cherté des grains où les approvisionnements extérieurs, devenus courants, viennent combler les déficits passagers et locaux.

Dans cette reconsidération des processus de croissance du XIII^e siècle, le thème des disettes n'a pas été repris spécifiquement. Mais le consensus qui régnait autour de la mauvaise conjoncture des premières décennies du XIV^e siècle, et notamment de l'arrêt de la croissance démographique, s'est érodé : dès 1966, Barbara Harvey avait montré que la valeur de la terre s'était maintenue, que de nouvelles terres continuaient à être mises en culture et que les sols n'étaient pas épuisés²⁹.

La prise en compte de l'évolution environnementale

Plus récemment l'accent a été remis sur les mécanismes exogènes qui ont arrêté cette croissance interne. Le poids des calamités naturelles, qui avait déjà été invoqué, mais avait été rejeté dès 1976 par Guy Bois³⁰ s'est installé au premier plan. Ainsi Bruce Campbell, s'appuyant sur des données paléoclimatiques récentes, a insisté sur le lien chronologique entre des crises climatiques aiguës, sans précédent, l'épizootie de 1321 et l'épidémie de peste de 1348-1353³¹. À partir des études de dendrochronologie, des glaciers et des dépôts stratifiés datables, et des analyses de l'activité solaire, des changements de circulation atmosphérique et des courants marins, on envisage que les températures estivales moyennes aient pu baisser certaines années de 1 degré, entraînant une diminution probable des rendements de 5%. Parmi les changements qui se

²⁹ B. F. Harvey, *The Population Trend in England between 1300 and 1348*, dans *Transactions of the Royal Historical Society*, 5th ser., XVI, 1966, p. 23-42.

³⁰ G. Bois, *Crise du féodalisme...* cit., p. 10.

³¹ B. M. S. Campbell, *Cause and effect? Physical shocks and biological hazards*, dans *Le interazioni fra economia e ambiente biologico nell'Europa preindustriale, secc. XIII-XVIII. Atti della XLI Settimana di studi (26-29 aprile 2009)*, Istituto internazionale di storia economica «F. Datini», Prato, sous presse.

produisent aux premières décennies du XIV^e siècle, Bruce Campbell introduit une nouvelle et forte variabilité du climat.

La grande famine de 1315-1318 et ses séquelles

Dans la production historiographique anglo-saxonne, un ouvrage, dont la parution a contribué à nous pousser à étudier la crise de 1300, a pris comme sujet la disette, ou plutôt la famine; il est vrai qu'il s'agit d'un phénomène resté dans les annales comme exceptionnel : *The Great Famine*³². Pour William Jordan, il s'agit d'étudier la conjoncture dans l'ensemble des pays qui bordent la mer du Nord, comme pour nous l'ensemble des pays de la Méditerranée occidentale. Centré autour de la famine de 1315 et des épizooties qui accompagnent la *fames* (car le terme est employé), appuyé sur la documentation manoriale anglaise et des textes narratifs, chroniques et poèmes, l'ouvrage de William Jordan décrit et analyse la quasi-décennie d'horreur, ponctuée de quelques répit seulement, qui s'étend depuis l'été 1314 (déjà 1312-1313 en Allemagne) jusqu'à 1322. Le pic du tragique est atteint, après un bref adoucissement, dans le glacial hiver 1317-1318, et la situation reste difficile jusqu'en 1322, notamment pour le bétail.

On sait les conditions climatiques totalement anormales, de pluviosité et de froid hivernal, mauvaises pour le grain et même pour le vin en France. Et les épizooties; et le sel qui n'évapore pas, etc. Mais la récupération fut rapide : dès 1322. C'est là une des surprises apportées par l'enquête de William Jordan : la capacité à effacer, non pas le souvenir qui reste vivace, mais les faits, les cicatrices matérielles. Comment concilier cette capacité à recouvrer avec des ressources agricoles qui seraient usées et une économie exsangue?

Pourtant, ces malheurs ne furent pas sans suites. Bonnes et moins bonnes. La croissance démographique semble cassée. La fécondité a baissé pendant les mauvaises années. Rien n'indique un «baby-boom» ensuite. Le cheptel est dévasté. Les animaux sont morts massivement dans les épizooties; beaucoup ont aussi été mangés pour survivre, ainsi les cochons qui ont été indemnes de maladie. La conséquence est claire : les prix du bétail sont très hauts et les pauvres peinent à reconstituer leur cheptel après la crise.

Mais l'impression est aussi de l'amélioration du régime alimentaire (due à une moindre pression démographique?) : davantage de

³² W. C. Jordan, *The Great Famine...* cit.

bière et de cidre, plus de viande et moins de pain. Il y a là comme un paradoxe, au moment où le cheptel est rare, mais sans doute s'agit-il de conséquences à des rythmes divers, court et moyen terme.

La «grande famine» a constitué un modèle de référence pour notre enquête.

L'APPORT DES ÉCONOMISTES

Il y a un troublant écho contemporain à nos réflexions de médiévistes : le retour des famines est l'une des pires nouvelles de ces dernières années.

«Famines, le retour»

Déjà à l'extrême fin du XX^e siècle, le dernier ouvrage écrit par l'agronome René Dumont, *Famines, le retour*³³, nous renvoyait aux mots de Jacques Le Goff. La presse évoquait alors les sécheresses aggravées du Sahel, qui étaient dues selon certains non pas seulement à une fatalité climatique mais à des erreurs agronomiques. En tous cas le drame était la diminution des récoltes pour les populations qui les produisaient et en dépendaient pour leur propre nourriture. L'année 2008 a vu d'autres mécanismes à l'œuvre : une hausse des cours mondiaux des céréales, qui les ont rendues inaccessibles à toute une population rurale lancée dans des productions agricoles non vivrières, destinées au marché et aux ouvriers producteurs de denrées manufacturées à destination des pays occidentaux. Le renchérissement spectaculaire – de l'ordre de 150% – et temporaire des céréales n'était pas dû à une diminution des quantités disponibles, mais à une hausse rapide de la demande, elle-même corrélée à l'enrichissement de certains consommateurs. Il était aggravé par une spéculation sur les matières premières, parmi lesquelles le blé, spéculation susceptible de rapporter des bénéfices plus substantiels que les jeux financiers classiques. Tous ces mécanismes, baisse de la production, hausse de la consommation, spéculation, interrogent le médiéviste. Les travaux qui les analysent constituent un instrument à notre portée : depuis quelque temps, ils ont été considérables³⁴.

Le problème des disettes a en effet été renouvelé par les écono-

³³ R. Dumont, *Famines, le retour. Désordre libéral et démographie non contrôlée*, Paris, 1997.

³⁴ Voir en dernier lieu l'essai de D. Cohen, *Une histoire (inquiète) de l'économie*, Paris, 2009, suscité par la crise actuelle mais appuyé sur celles du passé.

mistes du développement. Déjà la réflexion de Jordan intégrait les données d'analyses montrant que la disette survient selon des scénarii variés et celles d'un ouvrage collectif, *Bad Years Economics*³⁵, qui observe les types de stratégies, notamment paysannes, face à la raréfaction des denrées alimentaires habituelles. Les travaux des économistes ont fondamentalement un but prospectif, celui d'éviter de futures disettes, mais leurs analyses prennent nécessairement en compte un passé au moins récent, et elles sont pleines d'intérêt pour l'étude des crises alimentaires plus anciennes.

La disette, un phénomène social

Amartya Sen a le premier montré, dans ses travaux personnels et en collaboration, que le lien entre la quantité de nourriture disponible et la disette est loin d'être simple et clair, et surtout que la gravité de la situation n'est pas directement fonction de l'ampleur de la pénurie de nourriture³⁶. La capacité à se procurer de la nourriture doit se gagner : Sen la définit par le concept de droits d'accès. Ces droits d'accès dépendent d'une série de facteurs, essentiellement la dotation (propriété foncière ou force de travail) et les conditions d'échange (la capacité d'acheter et de vendre et le mode de fixation des prix). La famine est l'effondrement des droits d'accès pour une part plus ou moins grande de la population.

«Les famines n'ont qu'un trait commun : leur diversité. Toute tentative pour les comprendre en termes de disponibilité alimentaire par habitant ne peut conduire qu'à une impasse». Bien entendu elles peuvent résulter de la baisse de la production agricole, mais aussi d'une augmentation rapide du pouvoir d'achat de certaines couches sociales. Il s'agit dans ce cas non pas d'une contraction de la production (l'offre), mais d'une augmentation de la demande³⁷. Inversement la chute du pouvoir d'achat peut être cause de la famine : c'est le cas par exemple, dans une économie qui comporte du salariat, d'une crise de l'emploi pour des raisons météorologiques. Ainsi en alla-t-il avec la contraction du revenu des

³⁵ P. Halstead et J. O'Shea (dir.), *Bad Years Economics : Cultural Responses to Risk and Uncertainty*, Cambridge, 1989.

³⁶ Particulièrement utiles à notre réflexion : A. Sen, *Poverty and Famines; an Essay on Entitlement and Deprivation*, Oxford, 1981, rééd. 1999; J. Drèze et A. Sen (dir.), *The Political Economy of Hunger*, 3 vol., Oxford, 1990-1991; A. Sen, *Repenser l'inégalité*, trad. fr., Paris, 2000.

³⁷ Amartya Sen cite comme exemple de ce processus la famine de 1943 au Bengale, qui a été causée par le boom commercial provoqué dans les villes par la guerre contre le Japon.

ouvriers agricoles au Bangladesh en 1974; s'y ajouta la panique d'une mauvaise récolte, qui se révéla ensuite en grande partie injustifiée.

Sen souligne aussi que la gravité de la disette est atténuée par la diversification des sources de revenus : des zones qui subissent la même évolution tendancielle à la baisse de la production agricole connaissent les unes la famine, les autres pas, si celles-ci ont moins de dépendance à l'égard de la production alimentaire grâce à des ressources non agricoles. La production baisse au même moment dans une région de l'Inde et en Afrique sub-saharienne : ici une famine et pas là ! Mais ces compléments sont souvent fragiles aussi, et si les termes de l'échange se modifient brutalement, les populations se retrouvent dans une situation de dépendance encore plus lourde.

Les phénomènes qui aggravent la famine sont nombreux. Curieusement et pourtant couramment, famine et exportations vont de pair. Le fait est contre-intuitif; des produits, non alimentaires mais aussi alimentaires, sont envoyés vers des pays en meilleure santé économique, où la demande est abondante.

Plus que la richesse globale, l'important est principalement l'état des maillons les plus faibles, ceux qui ont les droits d'accès les plus fragiles : selon Sen, une petite partie de la population (10% au maximum), dont le revenu est faible (moins de 3% du revenu total) et qui consomment 4 à 5% de la consommation alimentaire.

L'action publique peut très facilement prévenir la famine. Mais la grande distance politique et sociale joue un rôle capital dans la non-prévention des famines : il y a une relation inverse entre démocratie³⁸ et faim. Et on connaît la propension à accuser les victimes de leurs malheurs : l'indolence native des Irlandais, leur inaptitude au progrès et à innover et à manger autre chose que des pommes de terre étaient évidemment à l'origine de la famine.

En somme Sen et ses co-auteurs ont déplacé la disette d'un pur phénomène « naturel », le défaut de récolte (*food availability*), à un problème de société (*entitlement*), en observant la disette du côté des victimes et de leurs situations individuelles³⁹.

Le retour du politique

Depuis les travaux fondateurs d'Amartya Sen, les recherches sur les famines se sont renouvelées, en embrassant une profondeur dans le passé d'environ 150 ans : la famine irlandaise de 1846-1849, bien

³⁸ Le mot est à prendre, pour un historien, dans une acception large d'« expression de tous ».

³⁹ M. Ravallion, *Famines and Economics*, dans *Journal of Economic Literature*, 35, 1997, p. 1205-1242, p. 1208.

documentée et amplement étudiée⁴⁰, constitue la référence historique principale et la plus reculée dans le temps pour les réflexions théoriques et pour l'étude des famines d'aujourd'hui. Les grandes famines du XX^e siècle offrent d'autres points de comparaison : les 15 à 30 millions de victimes du « grand bond en avant » chinois (1959-1961), les cinq à six millions d'Ukrainiens et de Russes morts de faim en 1932 pour des raisons essentiellement politiques, et aussi les famines provoquées par la Seconde Guerre mondiale dans des populations isolées par les combats à Leningrad (septembre 1941-janvier 1944) et aux Pays-Bas (hiver 44-45); ajoutons celles du Bengale (1943) et de plusieurs pays africains (1917-1918), dont les ressources, mobilisées par l'effort militaire des colonisateurs, firent défaut aux habitants. Ces tragédies, dont certaines battent les records de mortalité du passé, révèlent le poids des facteurs exogènes. Les études qui s'en inspirent, comme celles qui analysent les crises alimentaires contemporaines, au Darfour ou ailleurs, réduisent encore plus que ne le faisait Sen le rôle de la mauvaise récolte dans le déclenchement de la disette. Elles mettent l'accent sur l'impact de la guerre, lorsque les populations y sont directement exposées ou que les autorités sacrifient l'approvisionnement à la stratégie militaire, et sur des décisions politiques qui conduisent à affamer, volontairement ou non, certaines populations : les koulaks, les Ukrainiens, les paysans chinois⁴¹...

Ces études récentes ont ébréché certains dogmes : ainsi l'exemple irlandais, analysé par Cormac Ó Gráda, conduit à reconsidérer le rôle du crédit, que les médiévistes présentent, dans le contexte italien surtout, comme l'arme de destruction de la paysannerie indépendante en temps de cherté. Ó Gráda soutient au contraire que le prêt sur gages ne se développe pas pendant la famine : le volume du crédit diminue au contraire, parce que la valeur des objets mis en gage baisse devant la surabondance de l'offre. Et le prêt n'est de toute façon pas exclusivement nuisible, malgré les taux usuraires, puisqu'il permet aux paysans de trouver l'argent nécessaire à leur survie⁴².

La disette se comprend en somme, à l'issue de cette dense série

⁴⁰ En dernier lieu, et après les travaux de Cormac Ó Gráda (ci-dessous), de Joel Mokyr (*Why Ireland Starved : a Quantitative and Analytical History of the Irish Economy 1800-1850*, Londres, 1983) et d'autres : E. Vanhaute, R. Paping, C. Ó Gráda (dir.), *When the Potato Failed : Causes and Effects of the «Last» European Subsistence Crisis*, Turnhout, 2006. Je dois cette référence à Nadine Vivier, que je remercie.

⁴¹ C. Ó Gráda, *Famine. A Short History*, Princeton, 2009, p. 11-13.

⁴² C. Ó Gráda, *Was the Great Famine Just Like Modern Famines?*, dans H. O'Neill et J. Toye (dir.), *A World without Famine? New Approaches to Aid and*

d'études sur ses récurrences aux XIX^e-XXI^e siècles, comme un « processus socio-politico-économique »⁴³, et non pas seulement biologique : elle ne tue pas toujours, et elle fait des victimes – mortes, ruinées, ou affaiblies – mais aussi des gagnants – plus riches, mieux nourris, disposant de davantage de pouvoir⁴⁴. Le manque effectif de nourriture, provoqué par une mauvaise récolte, est normalement à l'origine des disettes, et les progrès de la climatologie historique redonnent tout leur poids aux conditions météorologiques. Mais les facteurs humains, la guerre et les choix politiques en premier lieu, peuvent être aussi des facteurs décisifs. Surtout, la mauvaise récolte n'est souvent qu'un prétexte à la spéculation : depuis Sen et ses continuateurs, on voit clairement que la flambée des prix est au cœur du mécanisme de disette, et qu'elle ne correspond pas nécessairement à une pénurie réelle. Ce rôle-clé de la spéculation permet de mieux comprendre la portée sociale de la disette : loin de gommer les tensions sociales qui l'engendrent et l'accompagnent, elle les exacerbe et conduit au bouleversement des communautés et au déplacement des individus et des groupes au sein de l'échelle sociale. L'analyse des disettes rejoint par là le thème qui clôt notre cycle d'études, celui de la mobilité sociale.

On peut aller plus loin : l'exemple des famines contemporaines ou récentes a finalement porté un chercheur comme Cormac Ó Gráda⁴⁵ à revoir la notion de crise alimentaire et l'impact de ces crises dans l'histoire : contrairement à ce qu'ont pu écrire Braudel et d'autres historiens, les famines très meurtrières n'étaient pas si nombreuses dans la société préindustrielle, conclut Ó Gráda, et elle tendaient à diminuer en fréquence et en gravité ; ainsi au XVIII^e siècle en Europe⁴⁶, mais aussi en Chine, à l'inverse de ce que disait Malthus, et à l'opposé de la tendance des deux siècles suivants⁴⁷. Dans cette baisse tendancielle de la gravité des famines, l'intégration des marchés – que nous voyons se réaliser dès la

Development, Londres, 1998, p. 51-71; C. Ó Gráda, *Famine. A Short History...* cit., p. 78-81.

⁴³ J. Edkins, *Whose Hunger? Concepts of Famine, Practices of Aid*, Minneapolis, 2000, p. 49.

⁴⁴ Excellente mise au point sur les évolutions récentes des analyses de la famine : C. Ó Gráda, *Making Famine History*, dans *The Journal of Economic Literature*, 45, 2007, p. 5-38. Et en dernier lieu J. M. Salrach, *La fam al món. Passat i present*, Barcelone, 2009. On complétera par des états de la recherche un peu plus anciens mais encore utiles : S. Devereux, *Theories of Famine*, New-York-Londres, 1993; M. Ravallion, *Famines and Economics...* cit.

⁴⁵ C. Ó Gráda, *Famine. A Short History...* cit., p. 25-39.

⁴⁶ Voir le cas français, ci-dessus.

⁴⁷ Dans cette interprétation, la décroissance des famines vient buter, au XX^e siècle, sur celles que provoquent les totalitarismes et la recrudescence des guerres.

période étudiée dans ce volume – joue un rôle central⁴⁸ : elle stimule sans doute la spéculation et peut en ce sens aggraver les disettes en faisant flamber les prix, mais cet effet négatif est largement compensé par les possibilités qu'elle ouvre de faire passer rapidement des denrées des régions excédentaires vers celles qui en manquent, en lissant les prix au passage. On ne doit pas interpréter en termes de pénurie – poursuit Ó Gráda – les problèmes d'approvisionnement des villes, que leur taille croissante rend plus dépendantes du marché. Les difficultés annonaires urbaines seraient même en ce sens un signe de modernité plus que de dépression : une réflexion qui ne manque pas d'intérêt pour l'historien qui analyse le cas des villes méditerranéennes des XIII^e et XIV^e siècles.

QUESTIONS SUR LES DISETTES MÉDITERRANÉENNES ENTRE XIII^e ET XIV^e SIÈCLES

À partir des analyses des famines contemporaines et de celle de la « grande famine » peuvent s'esquisser des éléments de compréhension des disettes méditerranéennes.

Le diagnostic de Sen rappelle ainsi celui que portaient les autorités de Valence en août 1380, cité par Antoni Furió dans ce volume : elles constataient que l'avoine manquait alors que les récoltes avaient été bonnes depuis plusieurs années et dénonçaient une pénurie organisée par « certains marchands et revendeurs, pour ne pas dire spéculateurs ».

Si l'on fait retour à la « grande famine », on observe aussi que plusieurs des critères mis en lumière par Sen s'appliquent, et d'abord l'extrême hauteur des prix. De tels sommets n'avaient jamais été atteints : pendant la décennie 1310-1320, ce fut le pic absolu de deux siècles, et pourtant il fut de nouveau atteint en 1321-1322. L'économie est-elle atteinte dans son ensemble ? Le volume du commerce des autres biens ne semble pas restreint. Le maintien relatif des salaires – on enregistrerait même une hausse entre 5 et 15% selon les lieux avec le maximum vers 1320 – va contre l'hypothèse d'une disette due à un effondrement des revenus : on sait le poids du salariat dans l'économie de la Mer du Nord. L'efficacité des informations et des anticipations est bien attestée : en 1318, le prix du grain baisse bien avant la récolte, dès qu'on la pressent bonne. Mais il n'y a là rien d'inconnu au Moyen Âge : la grande réactivité des acteurs du commerce médiéval des céréales et leur capacité

⁴⁸ Voir les travaux cités ci-dessus, notamment ceux de C. Ó Gráda (qui a consacré plusieurs autres études de cas au rapport entre marchés et famines aux XIX^e et XX^e siècles), et déjà M. Ravallion, *Markets and Famines*, Oxford, 1987.

d'anticipation ont, par exemple, été analysées par Julien Demade, pour une période postérieure et pour une autre région, la Bavière⁴⁹.

Des conditions climatiques différentes

Qu'en est-il sur les rives de la Méditerranée? La situation décrite par Jordan ne semble pas y avoir eu d'équivalent : on peut bien supposer qu'un tel phénomène aurait été mentionné dans les chroniques, de la Catalogne à l'Italie du Sud, si toute l'Europe méridionale l'avait subi, d'autant que quelques violentes inondations, ainsi celles décrites par Villani à Florence, sont bien connues. Il n'en est rien, et tout se passe comme si quelques années avaient rassemblé dans le Nord, sous une forme ramassée dans le temps et violente à l'extrême, des risques et des difficultés qui au Sud ont connu une distribution chronologique et géographique différente, plus diffuse, moins concentrée et d'une autre nature. Il faut en effet souligner que les phénomènes naturels qui ont déclenché le cataclysme alimentaire de 1315-1318 sont a priori étrangers aux milieux méditerranéens : l'excédent de pluviosité a touché absolument toute l'Europe du Nord, empêchant tout secours de régions voisines, et cet épisode climatique a pris des allures de catastrophe lorsque trois années anormalement pluvieuses se sont enchaînées. Or en Méditerranée la sécheresse est plus grave pour les blés que la surabondance des pluies, même si des précipitations excessives au printemps peuvent accroître les maladies et les orages faire verser les récoltes. La courbe de production alimentaire a donc une allure bien différente : pénurie d'une violence, d'une durée et d'une étendue extrêmes autour de la mer du Nord, due à une pluviométrie catastrophique; dans le Sud, disettes rampantes déclenchées parfois par des pluies mais plus souvent par la sécheresse.

Faut-il en conclure que seules des conditions météorologiques totalement anormales expliquent que l'Europe du Nord ait vécu un épisode tragique, alors que les historiens ne reconnaissent rien d'aussi général dans l'Europe méditerranéenne? Non, ou en tout cas pas seulement : une vérification approfondie des conditions de la production et de la distribution des denrées en Méditerranée s'impose, pour pouvoir les confronter à celles de l'Europe du Nord. Il faut donc chercher d'abord à établir un calendrier comparé, région par région, des « chertés » et des « famines » : un objet primor-

⁴⁹ J. Demade, *Ponction seigneuriale et économie rurale en Allemagne du Sud (XI^e-XVI^e siècles)*, thèse soutenue devant l'université de Strasbourg-II, 2004.

dial de ce volume est d'établir le plus précisément possible cette chrono-géographie des disettes et des famines de l'Europe méditerranéenne, en lui associant les informations qui concernent la production, c'est-à-dire les conditions météorologiques.

Un régime alimentaire différent ?

Il faut ensuite se demander si, au-delà de l'anomalie climatique de la décennie 1310 dans le Nord, la différence entre les arrière-pays de la mer du Nord et ceux de la Méditerranée est due à des causes environnementales plus générales et à des systèmes de production différents. De la disette à la famine : ne pas franchir ce pas peut-il tenir à des formes d'alimentation propre aux mondes méditerranéens ? Quelle résistance technique pouvait-on, dans ces régions, opposer à la mauvaise récolte pour éviter la famine et limiter la disette ? Le pourtour de la Méditerranée offre-t-il à cet égard des solutions originales, ou du moins des bribes de solution ? Il faut tenir compte, surtout pour les habitants des campagnes, des possibilités de transferts alimentaires sur d'autres denrées que les céréales, et en tout cas que le froment. Le Sud de l'Europe est-il aussi céréalière que le Nord aux alentours de 1300 ? Les jardins – chaque paysan en a un – offrent, dans ces contrées au climat assez clément, un notable complément de ressources : poireaux, choux, navets font partie de l'ordinaire de l'hiver, à quoi s'ajoutent les pois blancs et noirs et les fèves, et autres légumineuses. On leur réserve les meilleures terres, des terroirs souvent partiellement artificiels, fumés et très soignés, souvent aussi irrigués. Le fait est particulièrement connu pour les huertas ibériques, mais existe dans l'ensemble du monde méditerranéen. Les blés de printemps (par exemple le mil que l'Italie padane récolte en quantité au moins égale au froment), les châtaignes dans les régions propices, les produits de la cueillette (même si l'historien ne sait en général presque rien à leur sujet), contribuent amplement à équilibrer une palette de consommations végétale dans laquelle, en fait, le froment n'est pas majoritaire. Il ne faut pas l'oublier lorsque l'on évalue les rations alimentaires médiévales, en temps de crise surtout. Les notations des chroniqueurs montrent bien comment cette diversification des ressources végétales assure une certaine garantie en cas de mauvaise récolte du froment⁵⁰. Enfin les sources archéologiques⁵¹, analysées par Carole

⁵⁰ Voir le cas de Salimbene de Parme dans F. Menant, *Crisis de subsistencia...* cit.

⁵¹ Et quelques types de textes comme les inventaires après décès ou les relevés de dîmes.

Puig dans ce volume, révèlent une variété des réserves qui est aux antipodes de la monoculture frumentaire à laquelle pourraient laisser croire les paniques que déclenche à Florence ou Valence l'annonce d'une mauvaise récolte, ou les enquêtes sur les stocks de blé comme celles que mène la commune de Prato⁵².

Il est vrai que les populations urbaines pauvres ne bénéficient pas de cette rassurante diversité. Elles sont pour une part d'installation récente et ont gardé des liens avec leurs villages d'origine, mais en temps de manque, ces réseaux ne fonctionnent peut-être pas. Elles ont aussi l'habitude d'acheter sur le marché le pain qui complète celui qui est fabriqué à partir de leur éventuelle récolte ou de la partie de leur salaire versée en grains. Dans les années qui nous intéressent, les aménagements de marchés aux grains et autres bladeries dans les villes méditerranéennes renvoient aux préoccupations des édiles de contrôler et d'ordonner ce commerce des grains et correspondent à une pratique largement partagée d'achat de grains en ville.

Le stockage des grains en région méditerranéenne

Les mauvaises récoltes alternent en général avec les bonnes. Les conditions de stockage, dont certaines sont spécifiques du monde méditerranéen, permettent-elles de conserver d'une année sur l'autre des grains d'une qualité suffisante? On ne trouve plus à cette époque les grands champs de silos que l'archéologie met au jour pour des périodes antérieures, notamment en Catalogne ou en Roussillon, difficiles d'ailleurs à interpréter, tant l'usage concomitant des différents silos de ces sites est malaisé à prouver. Mais à côté de greniers comme celui, collectif, fouillé à Durfort dans la Montagne Noire⁵³, les silos, de taille très variable, aménagés dans la maison, dans le village, dans les rues de la ville ou «dans la nature», demeurent, autour de 1300, le mode de conservation le plus courant. C'est un champ de recherche où historiens et archéologues devraient se rejoindre : les conditions de stockage et les stratégies d'écoulement des réserves de l'année précédente méritent l'attention; elles peuvent lisser les irrégularités de récolte et limiter la gravité d'une mauvaise récolte. Ainsi, après la mauvaise récolte de céréales de 1346, l'archevêque de Narbonne fait vendre son vieux blé dans ses diverses baylies. En décembre il ouvre un de ses silos

⁵² F. Menant, *Crisis de subsistencia...* cit.

⁵³ M.-P. Ruas, *Productions agricoles, stockage et finage en Montagne Noire médiévale : le grenier castral de Durfort (Tarn)*, Paris, 2002.

de Béziers, plein d'une mixture de froment et d'orge. Son bayle de Montels, à une quinzaine de kilomètres de la ville, y a stocké 180 setiers, mis sur le marché d'un coup, alors que les autres ventes sont de l'ordre de 15 ou 20 setiers au prix courant alors de 21 sous le setier, ni plus ni moins. Il est difficile de savoir quel effet une telle vente peut avoir sur les cours, largement dépendants du degré atteint par la pénurie. Un peu plus tôt, au mois de novembre, le même bayle avait vendu de la vieille orge, 22 setiers seulement, à un prix à peine inférieur à l'orge de l'année. Un peu plus à l'Ouest, la même année, un autre bayle de l'archevêque vend dès septembre le vieux froment et la vieille mixture de froment et d'orge, nettement moins cher semble-t-il que la récolte de l'année. N'étaient-ils pas conservés en silo, à l'abri de l'air⁵⁴?

L'importation de blés extérieurs à la région peut aussi contribuer à atténuer la gravité du manque de blé. C'est pourquoi la chrono-géographie des disettes est si importante. Les stratégies des édiles municipaux, pris entre les espoirs de gras bénéfiques personnels si les cours du blé montent et les risques d'émeutes s'ils montent trop, ont été étudiées, mais méritent encore d'être approfondies. C'est là aussi que les constatations des économistes doivent être rappelées : le commerce se fait, en tous cas actuellement, vers les pays en meilleure santé économique plus que vers les zones de disette. Qu'en était-il au XIV^e siècle dans le bassin méditerranéen?

Les mauvaises années, il fallait assurément réduire la consommation de céréales, quelle que soit la voie d'approvisionnement, production, achat ou salaire. Ainsi, la déposition de Guillaume Maurs devant Jacques Fournier signale qu'une année de grande disette de blé (1314 sans doute) en Catalogne, son patron reprocha à Pierre Maury et à son compagnon qui étaient ses bergers, au-dessus de Tarragone, de ne pas l'avoir fait et d'avoir consommé un quintal par semaine⁵⁵. Même en quantité moindre qu'à l'habitude, l'achat de grains ou de pain absorbait, et même au-delà, toutes les ressources

⁵⁴ Ces comptabilités dressées à la mort de l'archevêque Gausbert du Val sont conservées aux Archives du Vatican, *Introitus et Exitus* 249, f° 1 à 64 et 65 à 109. Marie-Laure Jalabert a par ses patientes recherches considérablement élargi le corpus de ces comptabilités, cf. M.-L. Jalabert, *Autour du livre Vert : idéal et réalités de la seigneurie des archevêques de Narbonne, de Gilles Aycelin à Pierre de la Jugie (1290-1375)*, thèse soutenue devant l'Université de Paris 1, 2007.

⁵⁵ *Le Registre d'inquisition de Jacques Fournier, évêque de Pamiers (1318-1325) : Manuscrit Vat. Latin n° 4030 de la Bibliothèque Vaticane*, éd. J. Duvernoy, III, Toulouse, 1965, p. 806-807. Je remercie Benoît Brouns de m'avoir signalé ce détail.

familiales. Or, aussi bien autour de la mer du Nord qu'autour de la Méditerranée, l'achat de produits non alimentaires était devenu un comportement habituel au cours du XIII^e siècle. Il devait, en cas de disette et a fortiori de famine, être fortement sinon totalement restreint. Toutes les disponibilités financières et celles du crédit servent alors à se fournir en blé. Quelles incidences ont les disettes dans les circuits commerciaux et quel écho dans la production artisanale? Entraînent-elles des à-coups de demande, ou des mécanismes régulateurs compensent-ils les manques locaux? C'est là un problème récurrent de toute étude de la « crise » de 1300, que nous rencontrons à propos des disettes, mais que nous croiserons dans des débats ultérieurs sur la commercialisation.

Pour la première étape de ce cycle d'études, pour laquelle la naissance de la disette est centrale, il vaut certainement la peine de s'aider de toutes les réflexions étrangères, par le lieu ou l'époque. Elles nous enseignent à observer les mécanismes en ne s'attachant pas exclusivement à mesurer la baisse de la production. On ne fera pas de cette réduction le moteur quasi-unique de la cherté, et on ne se contentera pas d'être attentifs à la seule diminution de la production, dans une relation supposée automatique entre offre (production) et cherté. Il faut au contraire prendre en compte l'ensemble des facteurs qui réduisent les « droits d'accès » de la partie la plus fragile de la population, et se souvenir de l'inégalité comme de la raison majeure de la famine. Il convient aussi d'être attentif aux modalités de la circulation des nouvelles. Aux modes d'action des gouvernements, notamment des villes, dans les temps où se manifeste une tension sur les blés. Au fonctionnement du commerce et du profit et aux chemins des échanges : la production n'explique pas toutes les tensions sur la quantité de blés disponible. L'ouverture de demandes nouvelles, intérieures ou extérieures, peut avoir son rôle dans le déclenchement d'une cherté au même titre qu'une baisse de la production locale. Toutes les évolutions brutales fragilisent encore les plus fragiles.

Avoir en mémoire les conclusions des économistes du développement conduit aussi à distinguer les privations persistantes qui entraînent la sous-alimentation chronique, des épisodes brefs de pénurie et de défaut d'alimentation. Une chose est la pression, dite malthusienne, certes plus ou moins forte selon les aléas climatiques, mais constante, associée au concept de surpeuplement; une autre la cherté (et une autre encore la faim). Il est simple, mais sans doute trop simple, de prouver l'une par l'autre. À les lier trop automatiquement, on risquerait de passer à côté de la complexité des mécanismes de la disette et plus largement de l'économie des régions méditerranéennes.

QUELQUES FILS CONDUCTEURS DE CE VOLUME

Disettes et démographie

Ce premier ensemble d'études sur la conjoncture de 1300 volume a été centré sur les disettes, qui sont certainement au cœur des problèmes de cette période, mais il aurait pu adopter une formulation plus large : « y a-t-il une crise démographique autour de 1300? ». Cet énoncé prendrait en compte l'autre facteur de baisse démographique : la baisse de la natalité, bien peu accessible à l'historien de cette époque. Les disettes représentent l'un des facteurs mortifères des périodes de crise, mais non le seul : les études sur les famines du XX^e siècle ont mis en lumière, nous l'avons dit, la pluralité des causes de décès en temps de pénurie alimentaire, et les contributions au présent volume illustrent largement cette combinaison de différents facteurs de mortalité directe ou indirecte. Les guerres, que la croissance des États rend endémiques dans une bonne partie de l'Europe méditerranéenne, détruisent les récoltes, bouleversent les approvisionnements et suscitent des flambées de prix. Il faut compter aussi avec des épidémies, avant même la peste : les chroniques accompagnent régulièrement les mentions de disettes par celles de maladies, de nature difficile à déterminer, qui frappent souvent l'année suivante et font bien plus de victimes que la disette, dans une population affaiblie.

Par ailleurs, la pénurie de nourriture se traduit certainement plus souvent par la sous-alimentation que par la faim proprement dite, sans que les sources le disent aussi nettement, et cette sous-alimentation a, à la longue, des effets sanitaires et démographiques graves. Pensons aussi à la baisse de la fécondité pendant la disette, à l'affaiblissement des personnes âgées et des tout-petits qui les rend vulnérables, et enfin à la sous-natalité provoquée à la génération suivante par l'absence de ceux et celles qui sont morts de faim en bas âge, et ne procréeront donc pas. En termes de démographie, les conclusions valables pour notre époque et pour un passé récent le sont aussi pour la fin du Moyen Âge : l'effet indirect des disettes doit être globalement plus grave que la mortalité qu'elles provoquent directement⁵⁶.

⁵⁶ J. Walter et R. Schofield, *Famine, disease and crisis mortality in early modern society*, dans J. Walter et R. Schofield (dir.), *Famine, disease and the social order... cit.*, p. 1-74; T. Dyson et C. Ó Gráda, *Introduction*, dans T. Dyson and C. Ó Gráda (dir.), *Famine Demography : Perspectives from the Past and Present*, Oxford, 2002, p. 1-18 (et les autres articles du volume); J. Mokyr et C. Ó Gráda, *What do people die of during famines : the Great Irish Famine in comparative perspective*, dans *European Review of Economic History*, 6, 2002, p. 339-363. Pour une vue d'ensemble, M. Livi Bacci, *Population and Nutrition :*

L'effet différentiel des disettes sur la distribution des richesses et des moyens de production

Les crises alimentaires qui ont frappé l'Europe méditerranéenne autour de 1300 n'ont donc probablement pas causé directement la mort, par la faim, d'une partie réellement significative de la population. En revanche, leurs conséquences indirectes sont beaucoup plus étendues qu'on ne le pense généralement : effets secondaires sur la démographie, que nous venons de recenser, et aussi de très graves conséquences sociales, entraînées par la cherté des aliments.

Les hommes souffrent de la disette (ou en profitent) différemment selon qu'ils sont ruraux ou citadins, salariés ou petits producteurs en autoconsommation, chargés de famille ou non. Les contributions abordent ce thème autour de deux axes complémentaires :

- villes et campagnes : les campagnes nourrissent la ville, au moins en partie. Mais on voit en temps de pénurie des paysans refluer vers la ville, dans l'espoir de distributions. Les mécanismes et les effets des disettes doivent être replacés au sein d'un écheveau de relations politiques, foncières, clientélares de toutes sortes qui associent citadins et ruraux, et qui prennent une intensité particulière dans ces moments de crise.

- l'accès au marché : on rejoint avec ce thème un ensemble de questions auxquelles plusieurs des auteurs de ce volume se sont attachés ces dernières années avec d'autres chercheurs en étudiant le marché de la terre, le crédit et le prélèvement⁵⁷.

La question centrale est ici celle de l'accès au marché des céréales : une différence vitale passe entre les acheteurs qui n'ont que ce moyen de se nourrir et subissent de plein fouet les hausses de prix, les vendeurs occasionnels qui peuvent se transformer en acheteurs quand leurs réserves sont épuisées, c'est-à-dire au mauvais moment, et les vendeurs réguliers capables de stocker et de jouer sur les prix⁵⁸. Cette question du marché est cruciale pour les salariés et

An Essay on European Demographic History, Cambridge, 1991 (traduction anglaise, avec une introduction mise à jour, de l'édition italienne, 1987).

⁵⁷ F. Menant et O. Redon (dir.), *Notaires et crédit dans l'Occident méditerranéen médiéval*, Rome, 2004 (*Collection de l'École française de Rome*, 343); L. Feller et C. Wickham (dir.), *Le marché de la terre au Moyen Âge*, Rome, 2005 (*Collection de l'École française de Rome*, 350); M. Bourin et P. Martínez Sopena (dir.), *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial, II : Les mots, les temps, les lieux du prélèvement. Actes du colloque de Jaca (5-9 juin 2002)*, Paris, 2007.

⁵⁸ L'étude classique reste celle de C. de La Roncière, *Prix et salaires...* cit., avec sa deuxième partie publiée séparément : C. de La Roncière, *Firenze e le sue campagne...* cit.

pour les petits producteurs qui ne se suffisent pas en mauvaises années. La nécessité de recourir au crédit pour se nourrir ou pour se procurer la semence, avec des pratiques comme la vente de récoltes sur pied et le prêt sur gage foncier⁵⁹, complète cet ensemble de phénomènes discriminants qui constituent à terme un redoutable outil de reclassement social.

L'importance même de l'accès au marché, au tournant des XIII^e et XIV^e siècles – importance qu'il conviendrait d'ailleurs de soigneusement mesurer au cas par cas, en collaboration avec les archéologues qui peuvent fournir des réponses sensiblement différentes – illustre combien l'économie des pays que nous étudions est alors déjà fondée sur les transactions monétaires, sur la complémentarité des secteurs primaire et secondaire, sur la spécialisation non-agricole d'une part importante de la population. Depuis la rencontre dont les actes sont publiés ici, les deux colloques tenus à Madrid en 2005 et 2007, «Dynamiques commerciales du monde rural : acteurs, réseaux, produits», et «Monnaie, crédit et fiscalité dans le monde rural», ont souligné l'importance dans les campagnes de l'Europe méditerranéenne de l'économie non agricole et du marché, confirmant qu'il est indispensable d'utiliser ces clefs d'analyse pour bien comprendre les disettes des environs de 1300⁶⁰.

Les phénomènes de hausse des prix et d'endettement provoqués par les disettes ont des conséquences structurelles particulièrement graves sur le marché de la terre⁶¹. C'est en fait l'autre versant majeur de la disette, après ses effets physiologiques et démographiques, et

⁵⁹ Parmi de nombreuses études, on pourra voir l'essai de synthèse de J.-L. Gaulin et F. Menant, *Crédit rural et endettement paysan dans l'Italie communale*, dans M. Berthe (dir.), *Endettement paysan et crédit rural dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, 1998, p. 35-67.

⁶⁰ Autre travail révélateur dans le même sens, la thèse de J. Petrowiste, *Naissance et essor d'un espace d'échanges au Moyen Âge : le réseau des bourgs marchands du Midi toulousain (XI^e-milieu du XIV^e siècle)*, université de Toulouse-II-le-Mirail, 2007. On ajoutera aussi à la bibliographie britannique de la commercialisation citée ci-dessus C. Dyer, *Standards of living in the later Middle Ages. Social change in England, c. 1200-1520*, Cambridge, 1989, et C. Dyer, *Making a Living in the Middle Ages. The People of Britain 850-1520*, Yale, 2002. Mentionnons enfin le colloque *Pautas de consumo y niveles de vida en el mundo rural medieval* organisé par Antoni Furió à Valence les 18-20 septembre 2008. Tous ces travaux montrent combien il est important de partir de la consommation, et non pas seulement de la production, pour comprendre l'économie médiévale, celle des campagnes particulièrement.

⁶¹ Une étude de cas succincte mais exemplaire est celle de Maurice Berthe sur le Lauragais toulousain : M. Berthe, *Marché de la terre et hiérarchies paysanne...* cit. Le phénomène a été largement étudié en Italie, particulièrement en Toscane où il est de très grande ampleur (voir une première orientation bibliographique dans la contribution de Giuliano Pinto dans ce volume, à la n. 67). Pour l'Europe du Nord, le cas anglais est également bien éclairé par les sources.

d'une certaine façon le mieux connu : la disette déclenche ou accélère la redistribution des ressources et la restructuration de l'économie – rurale en tout cas –; en ce sens elle ouvre une crise sociale : les pauvres perdent leurs derniers moyens de subsistance, les riches spéculent (sur le grain, l'argent ou la terre) et s'enrichissent encore.

Les causes des disettes et leurs mécanismes

Ce dernier thème ouvre un immense chapitre, qui est à l'arrière-plan de toute la problématique : quelle est dans les disettes la part des intempéries, quelle est celle de la spéculation, comment pèsent les difficultés d'organisation, quel est le rôle de facteurs extérieurs, politiques ou militaires? Au fond, si les disettes constituent réellement un phénomène significatif des décennies autour de 1300 en Méditerranée, pourquoi se développent-elles précisément alors? Est-ce que les conditions d'organisation sociale, économique, politique, propres à cette époque canalisent et modèrent les disettes, ou au contraire tendent-elles à les amplifier parce qu'une partie importante de la population dépend désormais du marché, et parce que la «globalisation» de l'économie permet la spéculation à grande échelle⁶²?

Dernière question, résumant les autres : peut-on sortir de l'explication malthusienne, du «plafond» auquel correspondraient les disettes? Le lecteur constatera que les contributions rassemblées ici élaborent à cette question centrale des réponses aussi diverses que les situations locales de l'Europe méditerranéenne médiévale, mais néanmoins convergentes.

Monique BOURIN et François MENANT

Voir en général L. Feller et C. Wickham (dir.), *Le marché de la terre au Moyen Âge...* cit.

⁶² Sur cette question est paru, entre la tenue du colloque et la publication des actes, un livre important qui confirme le rôle du marché, de la croissance de l'État et de la spéculation : A. Salvatico, *Crisi reali e carestie indotte. La produzione cerealicola nelle castellanie sabaude del Piemonte occidentale tra la metà del Duecento e il 1348*, Alessandria, 2004. Antonella Salvatico est malheureusement décédée brutalement peu après la publication.

